Mère

C. Lacoste-Dujardin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/563>

DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.563

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2010

Pagination : 4875-4883

ISBN : 978-90-429-2368-3

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

C. Lacoste-Dujardin, « Mère », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 31 | 2010, document M92, mis en ligne le 08 octobre 2020, consulté le 13 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/563> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.563>

Ce document a été généré automatiquement le 13 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Mère

C. Lacoste-Dujardin

ma dyemma temmut, a wer d-yeqqim yism n tmeṭṭut
 « Si ma mère meurt, qu'il ne reste même plus un
 nom de femme ! »
 (Parole d'un Kabyle)

- 1 Que de force affective dans l'évocation de cette mère unique, universellement partagée à travers le monde entier peuplé d'hommes et de femmes enfantés chacun par l'une d'entre elles ! Certes, les cultures partagent nombre de similitudes à travers le monde, pourtant, la place faite à la mère dans ses relations à ses enfants peut s'avérer assez complexe au sein de sociétés, telles celles que, depuis l'Atlantique jusqu'au Japon, l'on a souvent qualifiées de « patriarcales », *i.e.* à pouvoir masculin dominant. Ces mêmes sociétés se trouvent être aussi le plus souvent « patrilineaires » : à filiation établie par les hommes exclusivement. En effet, la domination masculine s'y trouve justifiée par l'impérieux souci qu'ont les hommes de contrôler ce qu'ils estiment être la force motrice essentielle au développement de la société : la fertilité et la fécondité naturelles, à commencer par la fécondité féminine dans la maternité créatrice de vie. Cette « aire patriarcale » a compris et comprend la plupart des sociétés méditerranéennes, dont les peuples ont pu être qualifiés de « peuples dominés par la mère », au sein de la famille. De fait, la plupart des cultures des peuples autour de ce bassin méditerranéen – dont, en l'occurrence, le Nord de l'Afrique entièrement occupé dès l'origine par les Berbères –, ont de tout temps respecté et souvent célébré un culte de la fécondité qui associe la fertilité de la terre à la fécondité des femmes en une homologie quasi obsessionnelle : « *greniers pleins et ventres pleins sont garants de vie* ».
- 2 Ce fonds commun patriarcal, qui a déterminé la place faite aux mères dans les sociétés méditerranéennes, permet de comprendre tant ses raisons d'être que ses implications multiples, et plus encore son éventuel regain ou maintien, aussi bien que sa désuétude, jusqu'à aujourd'hui au sein de l'ensemble berbérophone. Certes, l'aire berbérophone est aujourd'hui encore bien vaste et comprend la quasi totalité de l'Afrique du Nord, *Tamazgha*, « la Berbérie ». Cette aire berbère autochtone a connu une histoire fort mouvementée, qui a induit une sensible différenciation entre ses composantes. C'est pourquoi des dissemblances existent aujourd'hui au sein des différents sous-ensembles

berbères, qui peuvent tenir tant à des conditions spécifiques, à de situations régionales ou locales, qu'aux diverses circonstances historiques – souvent violentes –, qui ont pu atteindre plus particulièrement les modes de vie, en les différenciant au sein de certains de ces sous-ensembles régionaux de cette vaste aire berbère, qui, tout comme sa langue est : « à la fois une et multiple »¹.

Pouvoir de maternité : femmes divinisées et/ou redoutées

- 3 Cependant, les peuples du Maghreb – dont les Berbères – partagent encore majoritairement, souvent exprimée dans leurs cultures, cette même représentation culturelle du pouvoir procréateur féminin comme modèle d'accroissement et de prospérité. Très souvent exalté, le modèle a pu, dès les plus anciennes civilisations méditerranéennes, y prendre forme d'un véritable culte à des déesses mères fondatrices de la vie sur terre : par exemple : Gaïa fut la première mère du ciel pour les Grecs, tandis que sa fille, Déméter, était déesse de la fécondité ; et que Cybèle a été révéérée à Rome comme « Grande Mère ». Si, en ce Nord méditerranéen, ces déesses créatrices de vie sont alors apparues entièrement positives, en revanche, sur la rive sud, d'autres déesses furent d'emblée fort ambiguës, voire volontiers belliqueuses, à l'exemple de la plus ancienne : 'Anat en Ougarit (actuelle Syrie), ou, pareillement, au Maghreb même, Ashtart, à Carthage, qui furent à la fois déesses de la fécondité et de la guerre !
- 4 La même ambiguïté maternelle se retrouve en mythologie berbère, par exemple dans le personnage de *yemma-s n dunnit* « la première mère du monde » en culture kabyle : cette merveilleuse femme de grand pouvoir à la jeunesse bénéfique, créatrice des nuages, des étoiles, comme aussi des moutons, etc. serait, dans sa maturité vieillissante, devenue la plus grande *settut* « sorcière » maléfique et perverse, responsable de nombreuses catastrophes durables, entre autres : de la diversification des langues du monde cause de l'incommunicabilité entre les peuples, de la mort définitive pour les humains ; de même que, désormais à demeure dans le calendrier berbère, ces fameux « Jours de la Vieille » (*ussan n temɣart*) en cette fin de *yennayer* « janvier » lorsque la rigueur accrue du froid se fait mortifère pour maintes vieilles femmes.
- 5 Il semblerait ainsi que la vénération, jusqu'au culte, de la fécondité féminine soit à la mesure du péril extrême dont sa carence peut menacer la société des hommes conscients de son absolue nécessité. Pourtant, de l'ordre de la nature, ce réel et considérable pouvoir procréateur des femmes échappe en vérité aux hommes qui, cependant, ordonnent et gouvernent la société. La contradiction est telle qu'elle peut apparaître insurmontable dans sa complexité :
 - d'une part, les hommes ont une absolue nécessité des femmes à fin de procréation, des femmes vouées à être mères à l'image de la leur propre : l'irremplaçable génitrice, nourricière, protectrice de leur enfance comme éducatrice à leur vie en société,
 - tandis que, d'autre part et dans le même temps, il leur faut impérativement contrôler les autres femmes, potentiellement subversives.

Mères... de garçons : accomplissement féminin ?

- 6 En société à prédominance patrilinéaire comme sont encore la plupart des sociétés berbérophones, à l'exception notable des Touaregs, les mères procréatrices sont aussi éducatrices des enfants, à qui elles transmettent l'ensemble des valeurs de la société ; leur maternité leur assure considération, puisque, de leur faculté procréatrice en hommes dépend la pérennité, sinon même la survie, du groupe familial. Car cette maternité ne vaut que si elle est procréatrice d'hommes, seuls indispensables à garantir la place de cette famille dans la société : ils sont pourvoyeurs à la fois de subsistance, mais aussi de puissance économique, sociale et politique et encore de l'indispensable force armée ; ils assurent le prestige de chaque famille, qui se compte souvent, aujourd'hui encore, au nombre de ses seuls mâles aptes à travailler, produire, gouverner, défendre et contribuer à l'honneur communautaire. Dans ces conditions, la principale participation à la gloire familiale attendue d'une femme est d'être mère... « *de sept garçons* », comme on le lui souhaite encore aujourd'hui, au jour du mariage, en Kabylie.
- 7 L'impératif qui enjoint aux femmes de mettre des hommes au monde est en effet si déterminant, et exclusif, que ne donner naissance qu'à des filles équivaut à être stérile, car « *une fille, on l'élève en pure perte puisqu'elle va enrichir la maison des autres* ». Ce n'est pas que la fille soit maltraitée par sa mère, mais l'espérance maternelle ne peut qu'être déçue à la naissance d'une fille, pour n'avoir pas rempli son contrat avec la famille où elle est entrée à fin d'engendrer des hommes. Certes, avec sa fille, la mère est souvent compatissante : la vie d'une femme – cette mère en a fait l'expérience – est difficile ; mais l'amour maternel pour une fille, si tendre soit-il, se nuance de compassion, et souvent d'une forme de dressage en prévoyance d'une vie difficile et combien plus aléatoire que celle d'un fils au destin tout tracé, qui demeure à vie au sein de sa famille ! Avec sa fille, la mère se fera souvent consolatrice, solidaire dans le nécessaire courage à surmonter les difficultés et insatisfactions, présentes et à venir ; cette fille dont elle sera séparée à son mariage et qui devra la quitter pour une maison étrangère, sous le règne d'une belle-mère exigeante qui peut lui mettre en main un contrat : l'accepter pour belle-fille mais « *à condition qu'elle ne lui enlève pas l'amour de son fils* ».
- 8 En revanche, mettre au monde un garçon assure la gloire d'une mère : cette femme, ainsi « se fait un homme » grâce auquel elle sera promue à une place reconnue et appréciée dans la société faite par et pour les hommes, aussi qualifiée parfois « royaume des mères » (Bouhdiba 1979), les seules femmes qui vaillent. Donner naissance à un garçon est d'une telle importance dans la vie d'une femme – bien plus que le mariage –, que cet accomplissement mérite d'être officiellement reconnu et proclamé aux yeux de tous. L'heureuse mère d'un garçon kabyle porte ainsi à son front, l'année de cette naissance, une décoration : *adwir*, une fibule, bijou en argent, corail et émaux cloisonnés, qui la distingue visiblement parmi les femmes. L'Islam encouragerait aussi cette préférence : ne prête-t-on pas cette parole au prophète Mohammed : « *Le Paradis est sous les talons des mères...* » ? – De garçons, s'entend.

A mère accomplie : fils comblé, mais dépendant

- 9 Certes, le maternage, depuis l'allaitement suivi de maintes attentions tant nourricières que tendres, est partagé par fils et fille. Mais pour son fils, la mère est la seule femme

apte à le protéger dans l'univers extérieur et inconnu où d'autres femmes sont plus ou moins bien intentionnées à son égard. Cette mère veille à déjouer les éventuelles manœuvres féminines quelles qu'elles soient, par la magie* par exemple, comme toute autre mauvaise intention... La connaissance et participation maternelle au milieu féminin, place cette mère de fils à l'écoute de la gazette des femmes, observatrices informées des rapports entre familles. Tandis que la fille demeurera au sein d'une maisonnée, étrangère certes, mais entre femmes dont elle partage la pratique.

- 10 Cependant, la relation mère-fils est grosse d'un écueil potentiel : l'excès d'affectivité entre mère et fils. Car seule cette relation est autorisée d'expression entre homme et femme, à l'exclusion de tout autre, dans l'observance des règles d'évitement imposées entre les sexes (*amsethi*, ou *hašuma* « honte, pudeur, réserve »). La mère d'un fils est ainsi satisfaite par l'accomplissement de l'amour partagé avec cet homme, son fils, qui, de surcroît, la gratifie d'un rôle respecté au sein de la famille : elle peut même espérer d'autres satisfactions dans l'exercice attendu d'un pouvoir domestique accru par cette promotion au rang de mère d'un homme. Cette position est, pour une mère, prometteuse d'une place de responsable domestique, certes par délégation du chef de famille, mais aussi grâce à son (ou ses) fils, leur vie durant à demeure auprès d'elle. Alors, elle dirigera le travail des brus dont elle-même aura fait le choix comme auxiliaires à son service : lui est ainsi promis un pouvoir domestique comme *tamɣart* « la grande femme » maîtresse de maisonnée, non, certes, sans rapports conflictuels bien connus par les nombreux chants souvent exprimés en des joutes (*amezber* en kabyle) et rituels de défoulement entre belle-mère et brus.
- 11 Pourtant, toute comblée soit-elle par une aussi forte et permanente relation au foyer avec l'homme qu'elle a engendré, une telle mère risque, en revanche, de condamner son fils à demeurer « fils avant-tout » (Lacoste-Dujardin 1985), en cette dépendance maternelle, certes célébrée comme relation préférentielle, mais susceptible de faire écran à toute autre relation féminine². Quant à la bru, elle peut espérer succéder à son tour à sa belle-mère et devenir *tamɣart* régnante, lorsqu'elle aura elle-même procréé un ou des fils... Pourtant, une rivalité entre mère et épouse menace de rendre assez difficile la vie de cet homme fils et mari, de sorte qu'il risque de ne trouver son salut que dans la fuite hors du domicile familial, où, d'ailleurs les hommes ne sont pas toujours les bienvenus... à moins que le jeune couple choisisse de s'éloigner d'un commun accord, de la maison familiale, option cependant encore souvent refusée au village comme inconvenante.

Des mères contre-attaquent : transgressions aux règles de la parenté

- 12 Pourtant, les femmes, des mères d'abord, mais des filles aussi désormais, semblent prendre une conscience de plus en plus aiguë des inconvénients du système patriarcal dans ces conséquences qui leur sont imposées et aujourd'hui difficilement supportées par elles. En réalité, les mères elles-mêmes ont su déceler les vices de l'engrenage dans lequel les enfermait la domination masculine organisatrice du pouvoir social au bénéfice exclusif des hommes. Elles en ont, depuis longtemps, dénoncé les abus dans leur expression orale, surtout en littérature qu'elles élaborent et transmettent, en forme d'initiation des jeunes à la société (contes, chants, en poèmes, etc.), et s'y plaisent à la contre-attaque : par exemple, dans les contes de Kabylie, si, comme toutes

les conteuses au monde, elles agitent le spectre d'un adulte effrayant, ce n'est pas, comme souvent ailleurs, un ogre au masculin, mais ici « l'ogresse », *tteryel*, une femme sauvage qui, refusant l'exercice d'une féminité sous loi masculine dans la maternité, a choisi de la subvertir en forme de terrorisme : elle se fait dévoratrice... de jeunes garçons, tout spécialement.

- 13 Plus, dans leur vie sociale les mères berbères de Kabylie osent s'attaquer au domaine exclusivement masculin de la parenté, en violant la patrilinearité par des contre-pouvoirs féminins qu'elles imposent dans l'exercice même de leur maternité. Ainsi, les mères ont établi une filiation par le lait qui entraîne un interdit de mariage entre nourrissons allaités par une même femme : l'allaitement institue alors une fraternité par la mère ou tout autre nourrice. Plus audacieuses encore, ces mêmes mères ont imposé le respect par tous, hommes compris, de certains contre-pouvoirs maternels en matière de parenté : leur propre estimation personnelle de la durée de leur grossesse (gestation d'une ou plusieurs années), par la croyance en « l'enfant endormi » : *amaḍas*, *llufan yettsen* en Kabylie, *bu mergud*, en arabe dialectal. Cette dernière innovation, en offrant une solution d'apaisement fort bienvenue à des conflits difficiles à résoudre, s'est révélée avoir une fonction sociale si indéniable en matière de mariage, de veuvage, d'adultère ou encore d'héritage, qu'elle a été institutionnalisée dans le système juridique berbère et même entérinée par les juristes musulmans (J. Colin 1998) !

Places diversifiées des mères à travers l'aire berbère

- 14 Cependant, tout lucide et inventif qu'il soit, le pouvoir des mères sous loi patriarcale demeure le plus souvent relativement limité au cadre de l'activité domestique et de soins aux enfants, ou de subsistance : l'organisation et la gestion de la consommation, la préparation des repas, la fabrication des objets et instruments domestiques, l'entretien des potagers extérieurs... Cependant, elles apportent souvent aussi aux hommes le concours de leur aptitude à la croissance naturelle, dans divers travaux, et exécutent, à leur demande, maints rites agricoles : lors des labours, de la moisson, du battage, de diverses récoltes, etc. ; leur revient aussi la tâche de préparer de futures alliances, ou d'exercer des pouvoirs occultes. Toutes ces activités sont compatibles, certes, avec un patriarcat incontestablement dominant dans le grand ensemble berbère, pourtant, des différences réelles et notables existent en fonction des régions : le patriarcat est ainsi davantage manifeste dans le Nord de la Berbérie que plus au Sud où le modèle est souvent si atténué, sinon même absent, qu'il peut faire place à des rôles féminins très valorisés et reconnus par les hommes, où, certes, les mères occupent toujours des places de choix.
- 15 En réalité, en dépit d'une culture largement commune, en premier lieu par la même langue, les conditions de vie des nombreux sous-ensembles berbérophones sont aujourd'hui diversifiées, du fait de leurs situations dans l'espace et des différences entre leurs modes de vie respectifs. En cette même grande zone berbérophone du Nord de l'Afrique, en effet, tant la disposition géographique que les aléas de l'histoire, ont concouru à bien des changements qui ont profondément et différemment affecté des ensembles plus ou moins spécifiques aux plans économique, politique, social et culturel. Les Berbères, confrontés à des étrangers à visées le plus souvent conquérantes, ont pu s'en trouver affectés selon des modalités diverses, auxquelles ils ont pu eux-mêmes réagir de manière différenciée. Certes, en société berbère, la place

de choix faite aux mères ne saurait l'emporter au point de déboucher sur un pouvoir officiel et organisé sur l'ensemble de la société : il n'existe nulle part, dans l'ensemble berbère, de société « matriarcale », où les femmes, les mères par exemple, exerceraient elles-mêmes le pouvoir de l'ensemble social : un véritable matriarcat* n'est, d'ailleurs nulle part attesté à travers le monde.

Des mères à la merci de l'espace et du temps des hommes

- 16 Que de différences de considération et de traitement, par les hommes berbères, de ces mères, de garçons de préférence, dont dépend leur richesse, leur pouvoir, et aussi leur honneur dans l'organisation sociale ! L'épanouissement éventuel des mères peut être fort inégal sous pouvoir patriarcal. Certes, en chacun des ensembles régionaux berbérophones, les mères font preuve d'une commune pugnacité dans l'instauration de contre-pouvoirs féminins jusque dans l'institution de la parenté que, depuis le Sud désertique jusqu'au Nord en montagne kabyle bordière de la Méditerranée, les hommes berbères ont dû accepter. Pourtant, les dissemblances de la place que ces hommes accordent aux mères sont flagrantes.
- 17 Il semble en effet que l'éventuel héritage du patriarcat méditerranéen n'ait pas toujours pareillement résisté à la pugnacité des mères berbères. En dépit d'une constante vaillance féminine, grandes apparaissent les différences dans les modalités du pouvoir accordé en ce « royaume des mères », ainsi que certains hommes se plaisent à dire, depuis les quelques contre-pouvoirs, à commencer par ceux que ces mères kabyles, souvent ici prises en exemple, ont contraint les hommes à leur concéder, jusqu'à l'exceptionnelle matrilinearité dont les mères touarègues bénéficient.
- 18 Certes, à travers le grand ensemble berbère, les conditions et formes de vie sont extrêmement contrastées. Certes, les Touaregs ont disposé, dans ce Sud désertique, loin des centres et des rivalités de pouvoir, de larges espaces où mener leur libre vie d'éleveurs nomades, comme guerriers cavaliers, en accompagnant les déplacements de leurs troupeaux. Tandis qu'au Nord, les paysans sédentaires de Kabylie, surtout arboriculteurs à l'abri de leur montagne, occupent un espace limité et pentu, difficile à cultiver. Leur habitat montagnard se trouve encerclé de toutes parts par de grandes voies de circulation fort fréquentées d'Est en Ouest au travers du Nord du Maghreb : tant celle, maritime, en bordure Nord de Méditerranée que, plus au Sud, bien autres terrestres : sillons fluviaux ou Hautes Plaines, tout aussi aisément parcourues. Or, ces dernières se trouvent être aussi des plaines céréalières cultivées par les montagnards, ainsi trop souvent privés de leurs moissons. De surcroît, les montagnes kabyles sont à proximité de centres de pouvoirs toujours menaçants, comme dans de proches villes portuaires, dont Alger à 60 kms à peine de la Kabylie du Djurdjura. De sorte qu'à l'opposé des Touaregs au domicile mobile d'une tente nomade aisément déplacée au gré des pâturages espacés, les Kabyles tiennent leurs familles paysannes sédentaires à l'abri des solides maisons de pierre groupées en des villages perchés et fortifiés, hors d'atteinte des cavaliers : précieux refuge des femmes et des mères ainsi souvent promues en pôles de résistance.
- 19 La comparaison pourrait, certes, être poursuivie qui détaillerait plus avant les disparités de statuts entre les mères des sociétés berbères actuelles³. Au demeurant, c'est la diversité des situations qui, déterminantes à la fois dans l'espace et le temps

conjugués, permet de comprendre, par exemple que certaines mères berbères comme les touarègues puissent jouir d'une liberté telle qu'elles transmettent le pouvoir à leurs fils, tandis que d'autres, les mères kabyles par exemple, n'ont guère pu trouver leur épanouissement qu'au sein de la maison, dans leur relation durable à leurs fils.

- 20 Désormais, à travers cette même aire berbérophone, il faudra aussi tenir compte des multiples bouleversements actuels, qui ne peuvent manquer d'affecter jusqu'aux place et rôle des mères : les femmes n'en viennent-elles pas à remettre elles-mêmes en question l'impérieux désir de maternité ? Alors que les Berbères d'aujourd'hui sont intégrés en des nations différentes, certains dispersés à travers le monde en une diaspora, que la facilité des déplacements et des communications, l'éducation, les progrès médicaux, les médias, incitent à d'autres réalisations, la maternité ne joue plus, ni pour les hommes, ni pour les femmes, le rôle de moteur social exclusif. Aujourd'hui, les femmes berbères, comme toutes les femmes du monde, aspirent à participer à la société aux côtés des hommes, en s'épanouissant comme mère, certes, cependant non seulement en des maternités choisies, mais encore complétées d'activités et réalisations plus diverses, en dépit des réactions conservatrices quelles qu'elles soient.

- 21 → Voir notice « Matriarcat ».

BIBLIOGRAPHIE

AMRANE D., 1991. *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon.

BELGHITI M., 1971 « Les relations féminines et le statut de la femme dans la famille rurale dans trois villages de la Tassaout », *Etudes sociologiques sur le Maroc*, n° spécial du *Bulletin Economique et Social du Maroc*, 1971.

BOUCEBCI M., 1982. *Psychiatrie, société et développement (Algérie 1978)*, Alger, SNED-Médecine.

BOUHDIBA A., 1975. *La sexualité en Islam*, Paris, Presses Universitaires de France.

CLAUDOT-HAWAD H., 1989. « Femmes touarègues et pouvoir politique », *Peuples Méditerranéens*, n° 48-49, p. 69-80.

COLIN J., 1998. *L'enfant endormi dans le ventre de sa mère*, Presses Universitaires de Perpignan, CERJEMAF, n° 2.

DROUIN J., 1992, « Amour, poésie et onirisme chez les Touaregs », in Yacine, T. (dir.) *Amour, phantasmes et sociétés en Afrique du Nord et au Sahara*, Paris, L'Harmattan/Awal, p. 173-188.

GADAN M. et KASRIEL M. (dir.), 1990. *Femmes au Maghreb au présent. La dot, le travail, l'identité*, Paris, éd. du CNRS.

GALAND-PERNET P., 1958. « La vieille et la légende des jours d'emprunt. », *Hesperis*, 1^{er}-2^e trim, p. 29-94.

GAUDRY M., 1929. *La femme chaouiïa de l'Aurès. Etude de sociologie berbère*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.

- GENEVOIS H., 1962. « La famille », *Fichier de Documentation Berbère*, n° 76. Fort-National.
- GENEVOIS H., 1969. « La femme kabyle. Les travaux et les jours », *Fichier de Documentation Berbère*, n° 103, Fort National.
- GENEVOIS H., 1970. « La mère », *Fichier de Documentation Berbère*, n° 106, Fort-National.
- HART D., 1979. « Les institutions des Aït Morrhad et des Aït Hadidou », *Tisuraf* n° 4-5, p. 45-47.
- KASRIEL M., 1989. *Libres femmes du Haut-Atlas*, Paris, L'Harmattan.
- LACOSTE C., 1962. *Bibliographie ethnologique de la Grande Kabylie*, Paris-La Haye, Mouton.
- LACOSTE-DUJARDIN C., 1985. *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maghreb*, La Découverte (Textes à l'appui), 267 p.
- LACOSTE-DUJARDIN C., 2000. « La filiation par le lait au Maghreb, *L'Autre*, n° 1, p. 69-75.
- LACOSTE-DUJARDIN C., 2005. *Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie*, Paris, La Découverte (voir notamment : « Maternité » et « Mères »).
- LACOSTE-DUJARDIN C., 2008. *La vaillance des femmes. Les relations entre femmes et hommes berbères de Kabylie*, Paris, La Découverte (Textes à l'appui/série anthropologie), 165 p.
- LACOSTE-DUJARDIN C. et VIROLLE M. (dir.), 1998. *Femmes et hommes au Maghreb et en immigration, la frontière des genres en question*, Etudes sociologiques et anthropologiques, Paris, Publisud.
- MAKILAM, 1996. *La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle*, Paris, L'Harmattan.
- PASCON P et BENTAHAR M., 1978. « Ce que disent 296 jeunes ruraux », *Bulletin Economique et Social du Maroc*, n° 31.
- PLANTADE N., 1988. *La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie*, Paris, La Boîte à Documents.
- YACINE T. (dir.), 1989. *Amour, phantasmes et sociétés en Afrique du Nord et au Sahara*, Paris, L'Harmattan/Awal.

NOTES

1. Expression de Lionel Galand (1991, *L'Etat du Maghreb*, p. 281)
2. Ce que connaissent bien les psychologues telle, à propos des algérois, Sylvie Garnero : « Promouvoir la mère, c'est mieux faire disparaître la femme » (1982, p. 145), à laquelle fait écho un dicton berbère du Sous : « La maison où manque la mère, même si la lampe l'éclaire, il y fait nuit. »
3. Ainsi, les mères berbères de l'oasis du Mزاب, s'y trouvent tout particulièrement recluses.

INDEX

Mots-clés : Anthropologie, Ethnologie, Ethnographie, Femme, Mariage